

Études littéraires africaines

LANÇON (Daniel), *Les Français en Égypte. De l'Orient romantique aux modernités arabes*. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, coll. Littérature Hors Frontière, 2015, 375 p. – ISBN 978-2-84292-425-6



Daniel Delas

Number 39, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033159ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033159ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2015). Review of [LANÇON (Daniel), *Les Français en Égypte. De l'Orient romantique aux modernités arabes*. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, coll. Littérature Hors Frontière, 2015, 375 p. – ISBN 978-2-84292-425-6]. *Études littéraires africaines*, (39), 212–214.
<https://doi.org/10.7202/1033159ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

cette surabondance de renvois explicites, occulte, comme certains critiques l'ont bien noté, ses véritables sources. Cette section se termine avec le phénomène de la littérature-monde, qui correspond « à une évolution des rapports culturels mise en évidence par la critique postcoloniale » (p. 64-65).

La deuxième section, intitulée « au-delà du réalisme », analyse de plus près les nouvelles tendances stylistiques et idéologiques, qui apparaissent déjà chez des écrivains de la génération (s'il l'on veut) précédente, tels Sony Labou Tansi et Henri Lopes. M. Labeau passe en revue, en reprenant la théorie de Genette sur la distance, la narration à la première personne et l'éclatement des voix ; toujours est-il, selon le critique, qu'un semblant de discours politique demeure quelquefois. Aussi conclut-il avec Waberi que ces récits « mettent en scène la défaite du langage, la transformation d'une langue en un signifiant sans plus aucun rapport avec un signifié quelconque et sans aucun effet sur le monde » (p. 97), en soulignant le rôle ambivalent de l'oralité, qui est désormais moins la parole des ancêtres que celle, chaque fois renouvelée, des individus déchirés dans un monde en perpétuelle transformation.

La troisième section utilise comme cadre théorique certains concepts popularisés par Maingueneau, grâce auxquels Labeau peut conclure que les auteurs « ne peuvent s'empêcher de se positionner par rapport aux règles du jeu de [leur] champ et ce jusque dans la revendication de [leur] abandon » (p. 145).

Nouvelle génération ou pas ? Le débat, à l'heure actuelle, semble plutôt futile. Cet ouvrage, qui se lit facilement, n'apporte guère de nouveaux éléments à la discussion, mais pourrait être une introduction adéquate pour des étudiants en lettres (francophones).

■ Bernard DE MEYER

LANÇON (DANIEL), *LES FRANÇAIS EN ÉGYPTÉ. DE L'ORIENT ROMANTIQUE AUX MODERNITÉS ARABES*. SAINT-DENIS : PRESSES UNIVERSITAIRES DE VINCENNES, COLL. LITTÉRATURE HORS FRONTIÈRE, 2015, 375 P. – ISBN 978-2-84292-425-6.

Pour les voyageurs de sensibilité romantique de la fin du 18^e siècle, aller en Égypte, c'était, pour les uns, se confronter à une histoire séculaire et envoûtante et s'ouvrir par une sorte d'empathie intellectuelle à l'altérité (« tandis que nous courons après le bonheur, il [l'oriental] jouit paisiblement des biens que la nature lui offre », écrit Claude Étienne Savary dans ses *Lettres sur l'Égypte* en 1785), mais c'était aussi, pour les autres, participer à une grande

aventure scientifique, comme Volney l'affirme dans son *Voyage en Syrie et en Égypte* écrit en 1787, l'un comme l'autre étant, nonobstant, « persuadés du bien-fondé de l'apport de la France en matière de civilisation » (p. 27). Cette tension entre un imaginaire romantique hanté par les origines et un optimisme historique, non moins romantique, reposant sur la croyance à la perfectibilité de l'homme sera bien illustrée un peu plus tard par l'opposition entre le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval (1851) et le *Voyage en Égypte et en Nubie* de Jean-Jacques Ampère (1846-1868).

Mais à partir de 1860, les voyageurs et les Français installés en Égypte (ceux qu'on appelle les « résidents ») s'écartent des fascinations pharaoniques et du pittoresque exotique qui avaient prévalu et se proclament hostiles au tourisme. Ils sont mus parfois par une égyptophilie sincère (Prisse d'Avesnes ou Louis-Pierre Mouillard), parfois par un militantisme féministe (la plus connue de ces écrivaines féministes est Jehan d'Ivray) introduisant le lecteur dans l'intimité du harem. Mais, plus en profondeur, ce rejet du tourisme qu'expriment Louis Bertrand ou Pierre Loti rencontre les travaux passionnés des grands égyptologues comme Gaston Maspéro et fait prendre conscience des insuffisances de « l'orientalisme mythifiant l'ambiance des *Mille et une nuits* comme celle d'une Égypte antique de haute sagesse, déniait les réalités musulmanes, centré sur un sujet souvent assez narcissique, et résolument antimoderniste » (p. 149).

Le flot ininterrompu de conférenciers illustres envoyés par le gouvernement français ne fera pourtant guère ouvrir les yeux sur le discours nationaliste naissant ; ainsi Maurice Barrès, en visite au Caire en 1908, juge-t-il que le sentiment nationaliste est « sans objet politique précis » et qu'il convient donc de maintenir la présence de conseillers européens (p. 174). Le fait que la classe dirigeante égyptienne de l'époque soit francophone, joint à l'idée que c'est la spiritualité qui est le moteur culturel fondamental en Égypte (voir l'influence de René Guénon), semble offusquer toute vision lucide des réalités socio-politiques de la part de ces grands noms de la littérature française (Georges Duhamel en 1929, Jean Cocteau en 1937 ou André Gide en 1946, pour ne citer que ceux-là) qui défilent au Caire. Quelques-uns se montreront certes plus lucides et plus actifs, comme Étienne durant ses quatre années de résidence à Alexandrie mais on est aujourd'hui gêné de lire ce qu'écrit Francis Carco à son retour d'Égypte en 1933 dans *Palace-Égypte*, « d'une nullité écrasante, définitive, énorme, défiant toute concurrence », tranche Georges Henein (p. 310). Heureusement le vigoureux

contre-discours de Roger Vailland, centré sur la vie des habitants de la campagne (*Choses vues en Égypte*, 1953), atténué quelque peu ce constat accablant.

Daniel Lançon, professeur de littérature à l'Université de Grenoble, est un des meilleurs spécialistes de l'Orient littéraire tel que l'ont vu les Français au 19^e siècle et jusqu'en 1956. Son étude complète utilement une histoire des représentations culturelles parties des rêveries romantiques occidentales très autocentrées pour évoluer lentement, trop lentement, vers une prise de conscience de l'arabité égyptienne.

■ Daniel DELAS

LEBEL (ROLAND), *L'AFRIQUE OCCIDENTALE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE (DEPUIS 1870)* [1925]. PRÉSENTATION DE PIERRE-PHILIPPE FRAITURE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2014, XXXVIII + 303 P. – ISBN 978-2-343-03177-4.

On ne peut que se réjouir de la réédition de ce classique de la littérature coloniale, qui constitue un passage obligé pour tout chercheur en littérature africaine francophone. Il représente en effet une première tentative de répertoire ainsi que de théoriser l'abondante littérature issue du contact et de la découverte, par les voyageurs, les explorateurs, les missionnaires et les administrateurs français, de l'Afrique, de sa géographie, de sa végétation, de ses ressources ainsi que de ses peuples et de ses sociétés. Quant à l'auteur, Roland Lebel, il fut un administrateur colonial qui, à l'instar de beaucoup de ses pairs – on se souviendra plus particulièrement du baron Roger, de Maurice Delafosse et de Robert Delavignette –, perçut le métier d'administrateur comme une vocation et s'évertua à le concilier avec son penchant pour la recherche et pour l'écriture.

Le présent ouvrage est certes imprégné des contradictions inhérentes à son époque et comporte, comme le note à bon escient P.-Ph. Fraiture, « une dimension patrimoniale et même commémorative » (p. XI). Il n'est pas cependant dépourvu d'assises scientifiques car il s'agit là de la thèse de doctorat qu'il avait soutenue à la Sorbonne sous la direction de Paul Hazard, historien des idées et comparatiste, dont *La Crise de la conscience européenne : 1680-1715* (1935) allait lui valoir une notoriété internationale. Faisant œuvre, à son tour, d'historien des idées coloniales, Lebel confectionnera la notion de *littérature coloniale* comme une forme spécifique de littérature, distincte de l'exotisme, dans la mesure où elle est « fortement